

PASSE-TEMPS

LE PARTERRE

RÉUNIS
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
Seul vendu dans les Théâtres

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois 3 fr.
Un An 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces la ligne 0.50
Réclames — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : <i>Le Monde des Forains</i> (suite et fin)...	Pierre BATAILLE, X...
Echos artistiques	X...
Chronique Féminine : <i>Les candidats au mariage</i> ...	Gabrielle CAVELLIER.
Chronique de la Semaine...	Georges ROCHER.
La Fatalité.....	Léon FRAPIÉ
Notes d'actualité : <i>La pêche à la sardine</i>	Alfred JOUON.
Bibliographie.....	X...
Spectacles et Concerts.....	X...
Bulletin Financier.....	X...



CAUSERIE

Le Monde des Forains

(Suite et fin)

Tout en admirant le courage et l'héroïsme des dompteurs, je ne suis pas éloigné de croire que leur profession disparaîtra dans un avenir prochain.

Derniers vestiges des âges préhistoriques où l'homme disputait aux animaux le monde naissant, les belluaires font volontiers l'effet de héros attardés au milieu d'une civilisation qui va toujours en s'affinant davantage.

À côté des dompteurs, il y a des amateurs qui poussent la témérité jusqu'à vouloir — eux aussi — pénétrer dans les cages des animaux féroces.

N'avons-nous pas vu — cela nous reporte loin ! — Jean Sarrazin, le poète aux olives, s'exhiber, un de ses sonnets à la main, dans la cage aux lions ?

Il appartenait à Bidet de porter un jugement sur ces amateurs guidés — le plus souvent — par un irrésistible besoin de réclame :

« Pour certaines natures nerveuses, il y a comme un vertige qui les pousse à me solliciter. Le péril les attire. Devant cet inconnu, le fauve, elles éprouvent l'indéfinissable sensation qui en étreint d'autres sur les hauteurs, Elles veulent entrer, comme ceux-ci veulent se jeter dans le gouffre. Il en est qui ont la folle envie de passer la main sur les croupes frémissantes. De ces amateurs-là je n'ai jamais flatté ni satisfait la fantaisie. Je les éconduis avec douceur et je suis bien certain, tout en leur déplaisant, de les avoir sauvés d'une belle boucherie dont j'eusse été, en même temps qu'eux, la victime. Sans doute il faut auprès des tigres, du sang-froid. Mais il est prudent d'éviter les familiarités. »

Si compliqué soit-il, le dressage des chevaux savants présente moins de dangers.

Le cheval, qu'on persiste à appeler « la plus belle conquête de l'homme » bien que Loyal lui-même — qui avait d'excellentes raisons pour s'y connaître — l'ait déclaré « l'animal le plus bête de la terre », se fait de plus en plus rare dans les cirques.

M. Gallici-Rancy s'afflige d'autant plus de cette disparition qu'elle entraîne nécessairement celle des écuyères :

« Oh ! les cirques d'autrefois, d'hier encore, avec cet essaim de ravissantes jeunes filles dont les corsages pailletés étincelaient aux feux de la rampe et dont les gazes légères semblaient des ailes de libellules ! »

Adieu les cerceaux traversés avec tant d'élégance et de légèreté ! Finis les sauts à rebours sur le coursier sans selle !

Insensiblement le cheval cède la place aux clowns et aux gymnasiarques. Les sauts périlleux, le grand écart, la

pyramide humaine, le trapèze ont été funestes à la haute école.

Un art également tombé dans le marasme est celui qui présidait, jadis, à la confection des grandes toiles peintes, étalées à la façade des baraques et attirant les regards par la diversité et l'outrance de leur composition : jeux olympiques renouvelés de l'ancienne Grèce ; forêts vierges hantées par les jaguars et les tigres ; jeunes filles arrachées à une mort affreuse par des marins français ; phénomènes de tout poil et de tout acabit se mouvant dans des paysages aux tons criards, etc., etc.

Ces vastes conceptions, signées d'artistes inconnus — et généralement bien dignes de l'être ! — ont fait place à des réductions infimes : Ici, le Président Fallières abritant son chef sous un huit reflets irréprochable, rend visite au mouton à cinq pattes ; plus loin, un de nos amiraux assiste — entouré d'un brillant état-major — à l'exhibition du phoque parleur.

C'est plutôt maigre !

Quand j'aurai signalé encore les spectacles d'automates et d'ombres chinoises ; le cabinet des poses plastiques ; la roulotte où l'on voit le portrait de la femme qui vous aime ; la somnambule extralucide, rivale des De Thèbes et des Couësdon, opérant au grand jour, dans un brouhaha qui ne réussit pas à troubler son sommeil ; la série des jeux de hasard, ainsi dénommés parce que le tenancier est assuré de gagner neuf fois sur dix ; les loteries dont l'unique lot est représenté par un lapin déjà figé dans l'immobilité de la mort, j'aurais épuisé — je crois — avec le bal public doté d'un plancher à l'épreuve des talons les plus lourds, la liste de ce qu'on appelle « les réjouissances populaires ».

Je me garderai d'oublier d'autres loteries qui ont — pour le public féminin surtout — un irrésistible attrait,

je veux parler des loteries de vaisselle (huitième choix) où, avec de la chance on peut gagner une potiche, un compotier, une soupière aux enluminures criardes ou des vases ayant un œil au foud, avec la devise : « Petit coquin, je te vois ! »

Il faut en prendre notre parti : ne demandons aux « vogues » actuelles que ce qu'elles peuvent nous donner : une atmosphère où les arômes des ménageries s'ajoutent aux acres parfums des poêles à frire ; un ensemble de vacarme, un charivari d'enfer où le bruit des trompettes, les coups de grosse caisse, les appels forcenés des sirènes, les sons déchirants des orgues-orchestre se mêlent aux clameurs d'une foule venue là pour s'amuser — et qui ne s'y amuse plus !

Pierre BATAILLE.

GOURMETS ! Dégustez la LIQUEUR de 1812
Le CHINA BRUN-PÉROD
et les délicieuses liqueurs au **Pur Alcool Vin**
de C. BRUN-PÉROD & C^{ie}, à Voiron (Isère).



Echos Artistiques

Le tribunal civil de Lyon vient de rendre son jugement dans le procès intenté par M. Valcourt, contre M. Boulogne, qui avait — comme nous l'avons dit dans le *Passe-Temps* du 15 août dernier — par simple caprice, déchiré le contrat par lequel il faisait partie de la troupe du Grand-Théâtre, pour la prochaine saison 1909-1910 et avait contracté un autre engagement. Comme il était facile de le prévoir, le tribunal a donné raison à M. Valcourt et condamné M. Boulogne à lui payer le dédit de 18.000 francs stipulé au contrat. Le baryton devra payer, en plus, 500 francs de dommages-intérêts pour avoir indûment rompu son engagement, et les dépens du procès.

M. Hammerstein, directeur du Manhattan-Opera de New-York, vient d'engager Mlle Baron pour chanter en français *Les Huguenots*, *La Juive*, *Hérodiade*, *Le Trouvère*, et en italien *Aida*, *Le Bal Masqué* et *Cavalleria Rusticana*.

L'ouverture de la saison au Manhattan-Opera aura lieu le 15 novembre prochain.

On donnera *Hérodiade*, de Massenet, avec Mme Lina Cavalieri, Mlle Gerville-Réache, MM. Renaud et Dalmorès.

On assure, d'autre part, que M. Hammerstein veut désormais rédiger ses contrats d'engagement de telle sorte qu'il ne soit plus loisible aux artistes dont il se sera assuré le concours pour la durée de la saison américaine, d'employer les mois de liberté qui devaient être consacrés au repos, à augmenter leurs honoraires en se faisant entendre dans les théâtres d'Europe. Cette mesure a été prise afin d'éviter que les chanteurs et les cantatrices se surmènent pendant les mois de congé et arrivent reprendre leur service à New-York, au commencement de la nouvelle saison, avec des voix fatiguées. M. Hammerstein a déclaré que payant fort cher les artistes qui signent

avec lui des contrats, il prétend que ces derniers réservent tous leurs moyens pour assurer l'éclat des représentations qu'il veut offrir au public du Manhattan-Opera et des autres scènes qu'il dirige actuellement ou veut encore établir.

On prend des places pour Bayreuth. La nourriture servie par les hôteliers de la ville d'art est moins bonne que la musique du Maître. Une fâcheuse indisposition en résulte qui empêche d'aller voir la *Tétralogie*. Il n'est pas permis de céder même à prix coûtant, les coupons à un tiers amateur, sans voir intervenir les administrateurs de la famille Wagner.

Cela résulte d'une condamnation récente qui fut prononcée contre un habitant de Munich, détenteur de quatre billets pour les fêtes prochaines, qui les avait cédés à l'un de ses concitoyens. Il a dû payer pour chaque place vendue l'amende conventionnelle de 37 fr. 50, résultant des conditions que chacun est censé connaître et accepter en souscrivant avec Bayreuth, plus les frais du procès montant à 64 francs, en tout 214 francs. Or, les coupons avaient été revendus au pair, l'intéressé avait agi de bonne foi et croyait à la justice de sa cause, puisqu'il a risqué des frais en se laissant poursuivre.

Le théâtre de la Monnaie fera sa réouverture dans les premiers jours de septembre avec *Sigurd*.

Ce sera un hommage rendu à la mémoire d'Ernest Reyer.

Cette reprise était décidée depuis un certain temps déjà. Lorsque *Salammbo* fut remisée à la scène, il y a deux ans, les directeurs de la Monnaie, MM. Kufferath et Guidé, exprimèrent à Ernest Reyer leur intention de donner aussi de nouvelles représentations de *Sigurd*.

Cette nouvelle combla d'aise le vieux maître. *Sigurd* avait été à la Monnaie un des ses plus grands succès, celui qui décida de sa carrière et affirma sa renommée. Le souvenir lui en était doux. Il promit d'assister à la reprise de son œuvre. La mort, en l'empêchant de tenir sa promesse lui aura ravi ce qui eût été peut-être une des grandes joies de sa vieillesse.

Le rôle de Brunehilde sera chanté par Mme Pacary ; celui de Sigurd, par M. Verdier.

Indiquons, d'autre part, qu'à la Monnaie, la première nouveauté de la saison sera *Madame Butterfly*, de Puccini. Puis viendra *l'Iphigénie en Aulide*, de Gluck, dont M. Gevaert avait réglé avec les directeurs de la Monnaie les détails de l'exécution.

Un rideau de fer qui protège les spectateurs contre l'incendie et..... contre le spectacle !

Ce rideau est celui du théâtre du Lyceum, à Londres.

Le règlement exige qu'il soit baissé à chaque représentation après le deuxième acte ; ainsi fut fait le 10 août dernier. Mais on n'a pu le relever et l'administration du théâtre s'est vue dans l'obligation de rembourser le prix des places.

Le ténor Leprestre, que nous avons entendu avec tant de plaisir, il y a quelques années, sur notre scène d'opéra, vient de mourir à l'âge de quarante-cinq ans.



CHRONIQUE FÉMININE

Les Candidats au Mariage

C'est une ruée. Dès qu'une jeune fille a dix-sept ans, dès qu'un jeune homme en a vingt-cinq, dès qu'un célibataire se sent devenir poussif, ils entrent en piste, suivis ou non du chaperon maternel et piquent au poteau.

Le dessein avéré s'affuble de plus ou moins de conventions. La petite vierge que « Madame Mère » exhibe pour la première fois dans un salon où chaque éventail épie, où chaque monocle guette, ne s'aventure point avec la même audace que le snob rompu aux subtilités et aux menus profits des flirts. Mais, au fond, chacun sait bien de quoi il retourne.

— Ah ! ah ! une surprise ! Vous avez entendu annoncer ?... C'est, à ce qu'il paraît, la petite Purissima... L'air un peu bête, mais de la ligne et de l'ingénuité... Vous connaissez la dot ?

Et lorsque c'est un gardénia nouveau venu :

— Dites, ma chère, ce jeune homme là-bas... Vous savez qu'il est baron ?... Oh ! pas très riche, mais des espérances ! Un de ses oncles élève des bœufs au Canada...

Cela se tranche et se départage suivant une sélection formelle : ceux qui ont le sac, ceux qui ne l'ont pas.

Dans le premier cas, le candidat mène le *rallye poursuite* ; dans le second, il galope comme il peut aux trousses de la chasse.

Et quelle stratégie, quelles feintes, quels jeux de petite guerre, tant dans l'attaque que dans la défense !

Pour l'héritière, de même que pour le jeune mariable fortuné, la tactique est bien simple : laisser venir, tâter du bout du fer, puis rompre. Mais pour la petite Purissima (précisément celle dont je vous ai présenté un échantillon ci-dessus), pour ces chères innombrables ingénues, en l'avenir desquelles les « Madame Mère » sans fortune placent elles-mêmes leurs espérances, et qui se lancent innocemment dans la bataille avec la seule rouerie maternelle pour guide et la seule beauté de leurs yeux pour armes, quelle guerre terrible, lutte semée d'embûches et fertile en déceptions, en mortifications, en chagrins, en nausées !

« On » s'offre. Virtuellement, « on » crie par geste, par chaque clin d'œil : — « Prenez-moi donc, je vous en prie ! C'est vrai que je n'ai pas de dot. Mais je vous aimerai, Monsieur, ni moins, ni mieux qu'une autre. Et puis, papa et

maman grillent tellement d'envie de me marier. Pensez donc : une bouche de moins à nourrir, peut-être la pension alimentaire assurée !... »

Ce qu'elles sifflent au disque, les petites Purissima... Madame Mère pousse : — « Blanche, attention ! le jeune homme blond t'observe !... Blanche, comment se fait-il que le fils Samuel ne soit pas encore venu te demander une valse !... Blanche, un brin de poudre : la chaleur te congestionne ! »

Et quand le disque s'ouvre pour telle ou telle amie, l'envie dissimulée, les larmes secrètes, les scènes à portes closes dont Madame Mère est le seul juge, le seul témoin !

Quelle drôle de comédie, tout de même que la vie, et combien heureux sont les jeunes gens sans malice, qui, ayant eu la chance de cotoyer de front la même route, peuvent, à l'heure choisie par eux, se retourner d'un commun accord, échanger loyalement le baiser de l'hymen, puis continuer tranquillement leur chemin sans avoir recouru à cette course affolée que nous dénommons la course au mariage, si nous n'osions la qualifier de mariage à la course !

Gabrielle CAVELLIER.



Chronique de la Semaine

Quelle lamentable manie nous avons de médire sans cesse de nous-mêmes ! A nous croire, le pays est en pleine décadence, il n'y a plus de mœurs, ou plutôt elles sont déplorables, plus de dignité, plus de probité, plus d'honneur. Deux personnes ne peuvent causer ensemble sans gémir sur ces tristesses. On ne voit que bras levés, fronts accablés, mines désolées et le même refrain court de bouche en bouche :

« Pauvre France ! Pauvre France ! »

Cependant, rien n'autorise ces lamentations et cette pitié.

Plus de mœurs, plus de probité ? Peut-on soutenir pareilles choses ? Mais, au contraire, jamais on n'en eut davantage, jamais la jeunesse n'a été aussi vertueuse. En doutez-vous ? Alors, je reproduirai, pour vous convaincre, cette information courte et bonne trouvée dans un journal qui ne cultive pas le badinage : « En présence du nombre considérable et imprévu des candidatures qui se sont produites cette année pour l'attribution du legs Péron, et de l'impossibilité de faire en temps utile les enquêtes nécessaires, la municipalité de Romainville a décidé d'ajourner au mois d'août 1910 la fête du couronnement de la rosière, qui avait lieu jusqu'ici chaque année dans le courant de ce mois. »

Voilà qui est clair et précis. Et pour-quoi voudrait-on que Romainville, célèbre jadis par Paul de Koch pour la légèreté de ses mœurs, et, qui aujourd'hui succombe sous l'abondance des rosières, soit une exception dans le pays ? Paris est comme Romainville, Montélimar est comme Paris, et Castelnau-dary est comme Montélimar. La sagesse grandit, la vertu augmente ; il n'est que les mauvais citoyens qui prétendent le contraire.

Et quant à la probité... Tenez ! *L'Officiel* qui est décidément le journal idéal — bon marché, bon papier, de quoi rire et s'amuser, de la morale et de la joie tout ensemble — arrive à point pour me fournir un exemple.

Dans l'un des derniers numéros, j'ai lu ceci : « Il a été fait recette, le 1^{er} août, par le caissier-payeur central du Trésor public, d'une somme de 30 centimes à titre de restitution anonyme à l'Etat. »

Rendre six sous à l'Etat, et cela modestement, anonymement sans même réclamer le bénéfice de ce beau geste, je trouve cela ni plus ni moins qu'admirable et bien de nature à nous consoler des médisances et des misères du temps.

Aussi maintenant, quand on me dira que l'honnêteté est une vertu finie, je penserai à la foule des rosières qui encombre la banlieue parisienne et au brave contribuable qui, ayant involontairement lésé la France de trois décimes, s'est hâté d'en dépenser six pour courir libérer sa conscience. La voilà l'utile leçon qui ne nous profitera point du reste.

On n'attache pas assez d'importance chez nous, aux petits détails de l'existence. Partis d'un point de vue faux, avec tous les préjugés dont la plus déplorable des éducations nous a farci la cervelle, nous professons sur les gens des idées qui n'ont pas le sens commun. Et nous blaguons tout, — comme si la blague rimait à quelque chose.

La science, l'a-t-on assez raillée ? A-t-on assez proclamé sa faillite ? C'était bien ce que nous pouvions faire de plus injuste et il faut que les savants soient de bons enfants et de convaincus philanthropes pour s'entêter à nous combler de découvertes dont la quantité n'exclut jamais la qualité.

Mais les malheureux ont beau mettre leur génie à la torture, nous n'en devenons ni moins sceptiques, ni plus reconnaissants. Je dirai presque : au contraire !

Ainsi, devant la trouvaille récente d'un médecin new-yorkais, je sais de mes compatriotes dont la joie n'a pas eu de limites. D'autres se seraient enthousiasmés, auraient imaginé je ne sais quelles récompenses nationales inédites en faveur du savant ; nous avons remplacé tout cela par une formidable rigolade, — en admettant que la rigolade puisse remplacer l'admiration.

Cependant, mon Américain avait fait une découverte remarquable : le moyen infailible et pratique de guérir en une petite semaine la plus chronique des maladies.

Pas de drogues qui ruinent l'estomac, pas d'appareils qui ruinent la bourse, pas de saison d'eau et pas de cure d'air... Un traitement facile à suivre, même en voyage, un rien : un sourire !

Je ne plaisante pas : « Pendant quatre heures, le patient sourira, explique l'ingénieux docteur, et huit jours après la guérison sera accomplie. »

Seulement, entendons-nous, il y a à sourire et sourire. Celui de la formule doit être « permanent et profond » — quelque chose comme celui de la danseuse qui cligne de l'œil à l'orchestre ou du ténor d'opérette qui trouve que son rôle est gai ou qui fait semblant de le croire.

Il paraît que ce système nouveau fait fureur en Amérique, et qu'on ne rencontre par les rues que des gens marchant la bouche ouverte, avec un visage empreint de la plus folle gaieté.

Ça doit, évidemment, animer le paysage, et par ce fâcheux été qui ressemble assez à l'automne, où le ciel est plutôt chagrin et notre humeur plutôt morose, il serait assez réjouissant de voir essayer en France la guérison par le sourire.

Mais hélas ! nous sommes des esprits attardés ! La science américaine n'est pas à la portée de nos cerveaux sceptiques, ou bien nous nous souvenons peut-être que chez nous, le ridicule est une mauvaise affaire, et nous avons la faiblesse de craindre la rencontre de Gavroche constatant que le traitement marche et que... nous l'avons, le sourire !

Quand je vous dis que nous ne sommes pas sérieux !

Georges ROCHER.

CABARET DE LA PETITE BRESSANE

31, rue Thomassin, LYON
Après le spectacle, allez voir les petites Bressanes
Consommations de premier choix



LA FATALITÉ

Comme la nuit tombait, mélangée d'une brume glaciale, deux hommes blêmes, à vêtements flasques, grisâtres, à vilaine barbe, ni rousse, ni noire, apparurent sur le quai venant à la rencontre l'un de l'autre vers le port.

Aucun passant, aucune voiture n'était en vue. L'hiver rendait ce coin de banlieue absolument désert ; le parapet, les platanes rabougris, les rever-

bères non allumés, offraient des alignements interminables ; la chaussée allongea la houle boueuse de ses énormes pavés ; l'autre côté du quai avait pour bordure des guinguettes en planches, avec jardins, bosquets et balançoires, vouées à l'abandon jusqu'au retour du printemps.

Les deux hommes s'avançaient, les deux mains dans les poches, d'un pas de promeneur sans but, mais ils s'examinaient de loin à la dérobée, le buste raide et légèrement oblique.

Ils n'hésitèrent pas à s'arrêter face à face.

— On a beau être des inconnus, je crois que, de toutes façons, l'on devait s'aborder... ricana l'un hardiment.

— Oui, dit l'autre avec plus d'hésitation, je cherchais...

— Moi aussi, continua le brutal ricaneur, j'étais décidé... puis voilà, malgré tout, l'accoutrement des gens change nos dispositions.

— Au lieu d'une attaque... proféra l'hésitant à voix basse.

— On s'aborde en frères !... acheva le ricaneur en scrutant d'un regard impérieux son interlocuteur. J'étais décidé, parce qu'il ne me restait plus que ce moyen-là... je suis à bout, je ne peux pas garder le froid et la faim ensemble... L'un sans l'autre, ça passe, on n'est pas des électeurs...

— Mais les deux, en effet, c'est de trop. Je sors de prison, simplement, pour vagabondage...

— J'ai étudié un coup, pas loin d'ici.

— Allons-y.

L'indicateur et le libéré marchèrent côte à côte sans parler davantage, car il est inutile de faire entrer la brume dans les poitrines vides — et il ne faut pas diluer en vaines histoires la volonté serrée que l'on cache en soi.

Ils quittèrent le quai, s'engagèrent dans une avenue où, ça et là, les rez-de-chaussée clos laissaient filtrer une mince lumière. Un chien aboya furieusement derrière une clôture et, dans la seule boutique ouverte d'un marchand de vin les deux hommes virent avec un frisson leur propre fantôme anguleux paraître sur le mur.

Ils avaient le nez et les pommettes violacés, la figure blafarde et comme aiguisée d'être restée à l'affût.

Le libéré portait un mauvais chapeau rond, un pardessus d'été frippé de mille plis pour avoir séjourné au greffe, en paquet du jour d'entrée au jour de sortie. Par chance, il était chaussé de bains de mer à semelles de caoutchouc. L'indicateur était nue-tête, il portait une vareuse sans col ; de temps en temps d'un abaissement frileux du menton, il raccourcissait son long cou et renfonçait la pomme d'Adam. Ses chaussures crevées traînaient sur le chemin ; mais au premier détour, son pas devint élastique, feutré, et le compa-

gnon connu ainsi que le but était proche.

Il s'agissait d'un pavillon isolé, dans une rue non classée, où les trottoirs étaient encore formés de moellons mal aplanis.

— Si je ne me trompe, chuchota l'indicateur, les propriétaires sont absents depuis une semaine.

Un rayon de lune dégageait vaguement le contour des choses.

Les deux hommes inspectèrent l'endroit par la porte grillée du jardinet : une niche à chien était vide ; dans un rond de terre végétale grand comme une table de six couverts, les places étaient occupées par six rosiers de haute tige ; aucune lueur ne veillait derrière les volets fermés.

Le libéré, qui n'était pas aguerri, eut un sourire d'obéissance craintive vers son conducteur :

— Oui, dit-il, l'important est que la maison soit inhabitée.

Facilement, ils furent dans le jardin. Ils gravirent le perron et tâtèrent la porte vernie à vitraux de couleur, protégés par un panneau de fer ouvragé.

— Nous ne voyons pas assez clair pour essayer un démontage, réfléchit l'indicateur.

Et il cogna légèrement le mur pour en éprouver le creux.

— Construction légère, déclara-t-il satisfait, et c'est neuf, à peine sec ; le cadre va prendre du jeu facilement.

Il tira de sa vareuse un fort ciseau dont le tranchant s'inséra juste au-dessous de la serrure, et, en effet, la pesée progressive éclaira les chambranles ; la porte bâilla sans bruit. Avant de la pousser, l'indicateur donna ses instructions :

— Personne ne couche au rez-de-chaussée ; j'en connais à peu près la disposition : un long couloir fait face à l'entrée ; il faut le suivre sans lumière jusqu'au bout, et là nous resterons quelque temps à écouter, je saurai infailliblement si un être respire ici... car, au fond d'un appartement, dans l'obscurité recueillie, j'entends battre le cœur d'un oiseau dans sa cage.

L'indicateur passa le premier. A cause de sa grande expérience, il avançait vite, effleurant la cloison, évitant de heurter le porte-parapluie, le portemanteau, la jardinière chargée de plantes.

Son camarade, plus hésitant, se guida tout d'abord en le touchant à l'épaule, mais il buta et perdit contact. Aussitôt il se troubla de marcher tout seul, en aveugle, et la rumeur de son propre sang monta à ses oreilles.

Ce qui arriva ensuite fut causé par l'orientation imprévue du couloir. Le mur faisait un double coude, si bien que, volontairement ou non, l'indicateur, après avoir pris de l'avance, revint sur ses pas au milieu du couloir.

Le libéré — en novice disposé à la panique, — cherchait trop à percevoir un ennemi possible, au lieu de s'appliquer uniquement à trouver son chemin. Son sang battait de plus en plus vite et son tremblement de malfaiteur devenait trop pareil à l'affolement d'un homme en danger.

Dans cette fatale disposition, voilà qu'il devina quelqu'un glissant vers lui, furtivement, sur la droite. Il percuta la tête, il crut à la présence d'un habitant qui voulait se défendre par surprise ; il se colla au mur, s'immobilisa, le souffle en suspens, et quand il sentit le frôlement — avec une force décuplée par l'instinct de la conservation, — il sauta à la gorge de la personne invisible.

L'indicateur, trompé aussi, se crût découvert par un ennemi caché ; il était trop bon praticien pour crier sur le coup ; et l'instant d'après, il n'en eut plus la faculté. La lutte, sourde fut terrible et rapide.

L'indicateur, une fois, deux fois, espéra dégager son cou de l'étreinte dangereuse, mais l'assaillant s'agrafait avec ces doigts frénétiques de noyé qu'il faudrait scier pour obtenir délivrance. Tout de suite, la suffocation vint, paralysante, empêchant la riposte griffeuse qui aurait pu faire lâcher prise.

L'étranglé s'abattit à la renverse, entraînant son adversaire ; celui-ci dans sa folie, continua de serrer la gorge, il serra longtemps encore après que tout sursaut d'agonie eût cessé, après même que le corps eût croulé à l'abandon total. Il ne reprit conscience qu'à une étrange sensation de froid lentement infiltrée en ses mains... vite, il les écarta, plein d'horreur ; il se releva, et sa mémoire, seulement alors, réclama le compagnon entré avec lui ; stupéfait, angoissé du complet silence, il tâtonna, perdu dans le double détour du couloir. Sa bouche anxieuse, malgré lui, exhalait un appel inquiet : hep ! hep !

— Quoi ? cria-t-il tout haut, en heurtant le corps de l'étranglé.

Les soupçons qui surgirent furent si poignants — qu'il frotta en hâte une allumette, sans aucune précaution.

Il regarda... et l'obscurité eut pitié de lui.

Il demeurait pétrifié — au bout de ses bras pendants, les mains qui avaient agi si terriblement semblaient lourdes à ne pas les soulever. Ses dents claquaient un lugubre monologue, sa tête hochait une effarante prière.

L'idée ne l'effleura même pas qu'il pouvait s'enfuir sans autre forme de procès ; son complice était là, comme une partie de lui-même, à réveiller, à ressusciter.

— Oui !... oui !... fit-il à plusieurs reprises, avec le bruit d'un chien hâtant, oui... oui... je vais essayer...

Il se décida, il trouva sur une petite table d'encoignure un bougeoir à allumer. Il s'agenouilla tâtant, secouant, suppliant l'impassible victime.

La peur était partie, remplacée par une peine si grande qu'elle ne laissait subsister aucun autre sentiment.

— J'aurais dû me douter... déplorait-il, la gorge a cédé si facilement sous mes doigts !... Il n'y a qu'une pauvre gorge affamée pour mourir si vite.

La pensée même de prendre le moindre objet dans la maison avait disparu. Il s'éloignerait sombrement, à pas lents, accablé d'un deuil profond.

Et, puisqu'il fallait abandonner le cadavre, la seule pitié possible n'était-elle pas de le débarrasser des papiers dénonciateurs ? Oui, il fallait au moins assurer au mort le bénéfice de l'anonymat.

Toujours à genou, le libéré fouilla dans la poche de vareuse : une paperasse lui montra des notes mystérieuses qui gardaient leur éternel secret ; mais — pareille à la brûlure de la foudre — l'inscription d'une autre paperasse fit qu'il s'abattit brusquement, la face sur la face du mort...

De ce drame nocturne, il resta hagard, incapable de tranquillité parfaite, sentant à toute heure, en tout lieu, peser sur lui l'innarrachable étreinte de la fatalité.

Il vécut longtemps ; il accomplit beaucoup de vols et beaucoup d'années de prison. Des chances magnifiques lui échurent : des butins opulents dont il fit profiter les maïs partagés ; des évènements incroyables. Jamais il ne fut heureux.

Malgré l'aspiration de son cœur tourmenté, jamais il ne trouva nulle part le témoignage indispensable d'une affection persistante. Malgré les coups audacieux forçant l'admiration — malgré les services rendus forçant la gratitude — jamais il ne fut accueilli de façon à goûter un repos consolateur. Il fut un errant, dont l'approche était partout évitée.

Depuis la nuit fatale, il avait un surnom maudit qui glaçait le sourire même des livides servants du meurtre, — il avait un surnom funeste, qui supprimait son dernier lien avec le dernier des hommes... on l'appelait Caïn.

Léon FRAPIÉ.

petite vérole par l'emploi par sa toilette de l'eau merveilleuse « Elza », produit aux herbes de l'Afrique centrale.

Le flacon d'essai 2.75, le demi litre 6.50, Mme Lyonne route d'Heyrieux, 137, Lyon-Monplaisir. Dépôt à la pharmacie du Serpent.

La chevelure, un des plus jolis ornements de la femme, qui encadre si bien le visage. Perdre ses cheveux, c'est perdre sa plus belle parure. Aussi, faut-il avoir soin de l'entretenir en se servant de la *Pommade Mireille*, qui donne aux cheveux le brillant et la légèreté, tout en fortifiant la racine.

MARCELLE.



NOTES D'ACTUALITÉ

La Pêche à la Sardine

Depuis quelques semaines, chaque jour se lisent dans les quotidiens ces rubriques : *La crise sardinière* ; *Les pêcheurs de sardines* ; *Les ouvriers de Concarneau*, *Les pêcheurs du Morbihan*, etc.,

Parlons donc de la sardine, de ce petit poisson à la chair fine et délicate que l'on trouve aussi bien sur la table des riches que sur celle du plus modeste ouvrier.

Elle fait l'objet d'un commerce important sur tout le littoral de l'Océan et de la Méditerranée ; mais particulièrement sur nos côtes vendéennes et bretonnes, dans les baies des Sables-d'Olonne, du Croisic, de Concarneau, d'Audierne et de Douarnenez.

Cette dernière, qui a une dizaine de kilomètres d'ouverture du nord au sud, en a plus de soixante de développement, même en négligeant une foule de petites anses du plus pittoresque aspect.

Cette magnifique « baie de Naples du Nord », qu'on peut embrasser d'un seul coup d'œil, et qui a un ancrage excellent sur fond de sable, est un milieu éminemment favorable à la pêche de la sardine.

Rien qu'à Douarnenez, 800 bateaux, montés par 5.000 pêcheurs, prennent par jour — dans les bonnes années — de mai à novembre (et quelquefois plus tard) de 4 à 5 millions de sardines.

Concarneau possède au moins 600 barques et 4.000 marins. Audierne, Camaret, Guilvinec, Saint-Guénolé, Port-Louis et toute la presqu'île Croisicaise sont aussi des centres importants. Et partout la pêche à la sardine s'effectue de la même façon.

Les bateaux de pêche sont de frères embarcations jaugeant six ou sept tonnes, mesurant tout au plus dix-huit pieds, de l'étrave à l'étambot.

L'équipage se compose, le plus ordinairement, de sept marins : un patron, cinq hommes et un mousse. Le patron est souvent propriétaire de son bateau.

C'est à lui qu'incombe la charge de l'équipage, la fourniture de la « rogue », des filets et des engins de pêche.

Avec sa vie, il risque les patientes économies que représente sa barque. Souvent les filets sont rompus et le filet de 44 mètres coûte 95 francs ; Son baril d'appât lui revient à 60 francs par semaine !

Il touche généralement la moitié du prix de vente de la pêche plus une part sur cinq parts et demie revenant à l'équipage.

Si, par exemple, la pêche a été de 4.000 sardines vendues à raison de 20 francs le mille, soit 80 francs, le patron touchera d'abord 40 francs pour ses frais, puis sa part d'équipage (le lot des 40 francs restant) soit 7 fr. 25.

Les rameurs pêcheurs et le mousse, qui n'a que demi-part, se partagent le reste ; de sorte qu'il revient 7 fr. 25 aux uns et 3 fr. 60 au mousse. C'est de l'argent bien gagné !

Muni de « rogue », de filets et de vivres, le bateau part généralement le matin ou dans la nuit pour l'entrée de la baie ; car dans la baie même on ne pêche guère à cause des nombreux *bélugas*, sortes de marsouins et dauphins qui y chassent la sardine et coupent les filets.

Pendant toute la pêche, les quatre rameurs se mettent aux avirons : il importe, en effet, de maintenir le bateau debout au vent, à marche lente, dans la « gleurre », c'est-à-dire dans les eaux imprégnées d'appât.

L'heure la plus propice à la pêche est le lever du soleil.

Le patron met alors le filet à la traîne derrière la chaloupe. Ce filet est rectangulaire, à petites mailles, teinté de bleu pour tromper le poisson. Sa longueur varie de 30 à 45 mètres, et sa largeur de 7 à 8 mètres.

Au moyen de plombs et de galets fixés à la ralingue inférieure et de lièges fixés sur la ralingue supérieure, on le dispose dans un plan vertical à la traîne du bateau.

Tout en tenant le filet, le patron appâte à droite et à gauche.

L'appât ou « rogue » est composé d'œufs de morue et de maquereaux secs et salés, délayés dans l'eau de mer. Elle se prépare en Norvège, en Suède et en Danemark. Elle coûte fort cher : le baril de 80 kilos qui valait 40 francs en 1899 en coûte actuellement le double ; aussi y mélange-t-on fréquemment de la mauvaise farine d'arachide, qui revient à 15 fr. les 75 kilos.

La farine d'arachide est un appât à rejeter. Trop fraîchement employée, elle gonfle dans l'eau, et dans l'intestin du poisson qui crève. Elle est en outre peu digestible.

Bien que le plus souvent la sardine se contente de moins, il faut parfois jeter pour appâter de 50 à 60 kilos de rogue, ce qui augmente considérablement

Mes Conseils. — Le charme de la femme se complique de nuances variées et d'agréments nombreux ; sa démarche, la plastique harmonieuse des formes concourent aux séductions de la plus belle créature mais c'est spécialement le visage qui a le don de concentrer l'attraction de son être, c'est à la pureté du teint que la physiologie emprunte son plus bel attrait : fraîcheur et jeunesse sont l'apanage de la beauté.

Plus de rides, points noirs ou marques de

tent pendant une heure et demie ou deux heures suivant la grandeur des formats, et la préparation de la conserve de sardine est terminée.

Depuis Camaret jusqu'aux Sables d'Olonne, presque chaque point du littoral où se trouve un petit port compte une ou plusieurs usines de sardines à l'huile. Mais les plus importantes sont à Saint-Guénolé, Audierne, Douarnenez, Concarneau, Quiberon, etc. Elles utilisent la pêche de 3.000 à 4.000 bateaux, soit plus de 20.000 pêcheurs.

La valeur du poisson acheté par les usines atteint une moyenne annuelle de 8 à 9 millions de francs; celle du salaire des ouvrières et des soudeurs de boîtes, tout près de 5 millions de francs.

Le poisson conservé, par boîtes du modèle type de 1/4 bas, contenant 10 poissons et vendues 0 fr. 50 à 0 fr. 75 la pièce chez les épiciers, se chiffre par plus de 100 millions de boîtes, soit un milliard de sardines.

La France, en effet, ne consomme guère que 15 % de la production de cette industrie : la plus grosse part est expédiée à l'étranger, et cette exportation représente une valeur annuelle de 15 à 16 millions de francs.

C'est ainsi qu'en 1902, 144 usines produisirent seulement 196.000 caisses, soit un peu moins du cinquième de la production normale. L'an dernier même il y eut des usines qui ne purent travailler par suite de la pénurie des sardines.

La pêche et l'industrie de la sardine ont grandement besoin d'être protégées si l'on ne veut pas voir disparaître cette source importante de revenus pour nos populations du littoral.

En effet, la sardine émigre de nos eaux quand leur température est moindre de 12 degrés. Afin d'obvier à cet état de choses, M. Georges Hamon, secrétaire général de l'enseignement des pêches maritimes, estime qu'il serait nécessaire que les industriels pussent vendre, à tempérament aux pêcheurs, des bateaux de 8 à 10 tonneaux, capables de tenir la mer, munis d'un moteur et pouvant indifféremment faire la pêche aux cordes et au filet *senne Bellot*.

On pourrait, en outre, sinon autoriser l'usage des grands filets dont se servent les Espagnols et les Portugais devenus les concurrents de nos pêcheurs, tout au moins permettre à ces derniers l'emploi de petites sennes à mailles déterminées. Avec ces petites sennes nos pêcheurs pourraient prendre le poisson, tandis qu'avec les filets actuellement en usage, ils sont obligés d'attendre que les sardines veuillent bien se prendre elles-mêmes par les ouïes.

Ces mesures s'imposent si l'on veut empêcher la mort de l'industrie sardinière qui fait vivre près de 20.000 marins et qui nourrit plus de 40.000 familles... quand elle donne!

Alfred JOUON.

BIBLIOGRAPHIE

LA MODE ILLUSTRÉE

(Journal de la Famille)

Paris, 56, rue Jacob

Publié sous la direction de Mme Emmeline Raymond

Les 52 numéros que la *Mode Illustrée* publie chaque année contiennent 52 gravures coloriées sur la 1^{re} page, plus de 2.000 dessins de toutes sortes : dessins de mode de tapisserie, de crochet, de broderie, et 24 feuilles de patron en grandeur naturelle de tous les objets constituant la toilette, depuis le linge jusqu'aux robes, manteaux, vêtements d'enfants; des chroniques, des recettes, etc. Les romans illustrés peuvent être reliés à part.

ABONNEMENTS. — Avec gravures coloriées 1 an, 14 fr.; 6 mois 7 fr.; 3 mois, 3 fr. 50 — Avec planches coloriées : 1 an, 25 fr., 6 mois 13 fr. 50; 3 mois, 7 fr.



Spectacles et Concerts

CASINO-KURSAAL

rue de la République

Ouvert depuis le jeudi 19 août. Saison 1909-1910. Vedettes, attractions.

Salomé, féerie en sept actes et sept tableaux, troupe Méryam, 40 sujets, décors et costumes spéciaux.

OLYMPIA

65, Rue Duquesne (près le Parc)

Nombreuses attractions : Suzanne Chevalier, Vaunel, sensationnel numéro que celui des Rimonis, débuts de Pauline Bert, Marcelle Diémer, Pol, etc. Dimanche grande matinée.

THE ROYAL VUEU

Nouvel Alcazar, avenue de Saxe

Tous les jours, à huit heures et demie, nombreuses vues cinématographiques; jeudi dimanche et fêtes, matinée à trois heures.



BULLETIN FINANCIER

Paris, 24 août.

La physionomie du marché ne se modifie pas sensiblement; les tendances générales restent très bonnes, malgré le faible volume des transactions.

Notre 3 o/o est à 98 fr. 17

Les autres Fonds d'Etat sont fermes à l'exception, toutefois, de l'Extérieure, qui perd un peu de terrain à 96.70.

Le Portugais se tient à 63, l'Italien à 104 et le Turc à 95.10.

Les Russes s'inscrivent: le 3 o/o 1891 à 76.95, le Consolidé à 92.60, le 5 o/o 1906 à 103.87 et le 4 1/2 o/o 1909 à 95.75.

Nos Etablissements de crédit restent soutenus. La Banque de Paris se négocie à 1.695, le Comptoir d'Escompte à 747, le Crédit Lyonnais à 1.305 et la Société Générale à 685.

Les Chemins français ne sont pas cotés à terme.

Les Obligations de 500 fr., 5 o/o de la Ville de Kioto sont demandées à 497.

L'obligation 5 o/o or du Port de Bahia se tient à 467.

Le propriétaire-gérant V. FOURNIER

Imp. P. LEGENDRE et C^{ie}, LYON.



"A LA TOUR EIFFEL,"
22^e MONTRE argent, cuvette argent, à cylindre, 8 rubis, gar. 3 ans.

VOILLARMET, fabricant d'horlogerie, ex-président de la Société des Horlogers. 85, Rue Battant, à Besançon (Doubs).

ENVOI des TARIFS et CATALOGUES GRATIS et FRANCO.
NOTA. — Pour avoir la prime indiquer le nom du journal.

PIANOS

1, Cours Lafayette, LYON

B. BOUDON

Location depuis 20 francs
PAR TRIMESTRE

Ancienne Maison PALAIS Aîné
41, Rue de la République, LYON

AU LOUP BLANC

PEY-RAVIER Aîné, Successeur

LYON — 6, Quai de la Pêcherie, 6 — LYON

Spécialité de Chaussures pour Dames et Enfants

AU CHEVAL BLANC

BÉRARD, rue de l'Hôtel-de-Ville, 32, LYON

MAISON DE CONFIANCE

La plus ancienne de Lyon. — Fondée en 1810

TAPIS, TOILES CIRÉES, SPARTERIE

LINOLEUM

Sur demande, devis et envoi d'échantillons

OBLIGATIONS PANAMA à LOTS

titres absolument garantis et
tous remboursables par des
lots ou par 400 francs.

6 tirages par an (1 tous les 2 mois)

PROCHAIN TIRAGE :

15 Octobre 1909

1 lot

1 lot

500.000 FR. 100.000 FR.

LOTS DU CONGO

taux de remboursement 180 fr.
par an augmentant de 5 fr.
par an jusqu'en 1987.

SIX TIRAGES PAR AN

PROCHAIN TIRAGE

20 Octobre 1909

GROS LOT: 150.000 fr.

24 lots formant un total de
158.000 fr

S'adresser à

L'AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, Lyon

Expédition franco des titres
à réception des fonds et par
retour du courrier.

Demandez partout

RHUM MARQUISAT

SUPERIOR QUALITY

Old Rum from Jamaica Plantations

Le **RHUM MARQUISAT** se recommande tout spécialement aux gourmets par son arôme délicieux et la finesse de son goût.

Le **RHUM MARQUISAT** ne craint pas d'être comparé aux meilleures marques lancées à ce jour.

Dépôt Général : H. & F. PIROIRD Frères, 10, Rue Grenette, à LYON

En vente dans toutes les bonnes Maisons de Liqueurs et d'Epicerie fine

BIEN EXIGER LA MARQUE

BOSC

Costumier des Théâtres municipaux

LOCATION de COSTUMES
pour Bals Masqués
et Habits

MATÉRIEL SPÉCIAL POUR CAVALCADES

1, rue du Théâtre, derrière le Gd-Théâtre

RESTAURANT DE LA CONCORDE

ANGLE COURS MORAND ET AVENUE DE SAXE

Cuisine Bourgeoise — Service de premier ordre
ARRANGEMENTS POUR PENSIONS

Repas : 2 fr. 50

Demander partout
LE
THÉ DES MANDARINS



CAFARDS

Détruits avec la véritable Poudre
MAZADE ET DALOZ
Bottle, 1 fr. ; Demi-Bottle, 0,50

DÉTAIL : Chez les Pharmaciens, Droguistes et Epiciers

GRAINS DE BAREZIA

Pour la Destruction des



RATS
Bottle, 0,60

CARTONNAGES DE LUXE EN TOUS GENRES

Boîtes pour Mariages, Baptêmes, Bonbons
Cartons pour Bureaux, Magasins, Modes, etc.

GROS DRAGÉES DÉTAIL

A. RUSTANT, 11, Rue Centrale (près l'église Saint-Nizier)

GOUDRON TONY

INFAILLIBLE

Contre Rhumes, Bronchites, Catarrhes, etc.

DÉPOT A LYON : 33, COURS DE LA LIBERTÉ, 33

= Pharmacie RASSAT =

Prix du flacon : 1 fr. 75 — Franco : 2 fr. 35

ELIXIR DE BON-SECOURS

Indispensable
chez soi et en voyage



2 FRANCS PARTOUT

Une Mère de Famille

doit toujours être munie d'un Flacon
D'ELIXIR DE BON SECOURS

Puissant digestif, le meilleur cordial

Souverain dans les Indigestions, Syn-
copes, Faiblesses, Maux de cœur, Coli-
ques, Refroidissements, et dans les
nombreux cas qui exigent de prompts
secours pour rappeler les forces de la vie

Dépôt Général : Ch. REVEL, 83, route de Vienne, LYON

REGÉNÉRATEUR DENTAIRE

LARDELLIER

Antiseptique puissant des dents et des gencives

FABRIQUE ET DÉPOT GÉNÉRAL

= **F. ROCHAIX, Pharmacien** =
Rue Octavio-Mey 2, LYON — PHARMACIE NOUVELLE

CH. ANDRÉ & C^{ie}

Cuisine et chauffage au gaz
Salle de bains — Robinetterie

MANUFACTURE D'APPAREILS POUR L'EMPLOI DU GAZ

Récompenses
à toutes les
Expositions.

CH. ANDRÉ & C^{ie}
Société Anonyme
38-40, rue Saint-Maurice
LYON-MONPLAISIR

PARIS : Rue Chaudron, 16
TOULOUSE : Rue Rémusat, 52
TURIN : Via Roma, 40
FORGES, Fonderie. EMILLERIE, 017 (Meur)

Faïence et grès sanitaire
Fontes sanitaires et de bâtiments
brutes ou émaillées.

CATALOGUE SUR DEMANDE

MACARONI MARGE